

103.800 B
(2)

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DE LIÈGE

QUESTION DE CONCOURS :

MANUEL D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

A L'USAGE DES ÉCOLES DE FILLES.

RAPPORT

PRÉSENTÉ AU NOM DU JURY

PAR

M. Émile de LAVELEYE ,

PROFESSEUR ORDINAIRE A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.



LIÈGE

IMPRIMERIE DE L. DE THIER & F. LOVINOSSE



RAPPORT

Parmi les questions qui préoccupent les esprits de notre temps, l'une des plus importantes, sans contredit, est celle de l'amélioration du sort des classes laborieuses. Il n'est personne qui ne désire voir ceux dont le travail fait vivre la société jouir de plus de bien-être. Mais comment les classes aisées peuvent-elles venir au secours de celles qui sont moins biens pourvues, et contribuer à résoudre ce problème qui s'impose à notre siècle sous tant de formes diverses ? Comment même l'homme charitable peut-il obéir à ses sentiments de philanthropie, sans nuire à ceux-là mêmes dont il

voudrait élever la condition? Autrefois on répondait : par l'aumône; maintenant que les analyses économiques ont montré de quelle façon la richesse se produit et se distribue, on ne peut plus se dissimuler que l'aumône est un fâcheux moyen de parer à l'insuffisance des salaires, et qu'il serait insensé d'espérer qu'elle puisse améliorer d'une manière permanente le sort des classes inférieures.

Sans doute, dans la société moderne, il y aura toujours une place et une large place pour la charité; c'est à elle qu'il appartient de secourir des misères accidentelles, de subvenir aux besoins des familles éprouvées par la maladie, de les aider à traverser des crises momentanées; mais dès qu'elle s'adresse à l'homme valide, surtout quand elle se généralise et prend la forme de secours réguliers et permanents, dès lors elle fait beaucoup de mal : elle affaiblit le ressort de l'activité individuelle, parce qu'elle détruit la responsabilité; elle démoralise parce qu'elle produit la paresse, l'insouciance et le dégoût du travail. Ces vérités sont déjà assez généralement admises pour qu'il soit inutile d'y insister ici. C'est donc d'un autre côté que doit se tourner celui qui veut faire du bien à ses semblables. Le plus sûr moyen de contribuer à rendre moins dure la condition de l'ouvrier, c'est de lui donner plus d'instruction, plus de lumières, surtout de celles qui peuvent l'éclairer sur l'usage qu'il doit faire de ses aptitudes, de ses forces et des ressources que le salaire met à sa disposition. L'ouvrier plus instruit, plus prévoyant, travaillera mieux, produira davantage, gagnant plus, il prendra part à ce magnifique mouvement d'émancipation qui se traduit dans des pays voisins, et en Belgique même, par des institutions comme les Sociétés de secours mutuels, les Caisses d'épargne, les Banques populaires, les Sociétés coopératives pour la consommation et la production. Le peuple doit s'élever par ses propres efforts. Ce que les classes aisées peuvent faire de mieux pour lui venir en aide, c'est de mettre à sa portée par tous les moyens, par l'intervention des pouvoirs

publics, État, province, commune, non moins que par l'intervention des particuliers, dons, legs, concours, les connaissances dont il a besoin pour se guider dans sa marche vers un meilleur avenir. Parmi ces connaissances, il en est une bien essentielle et pourtant bien négligée jusqu'à présent : je veux parler de l'économie domestique.

Quel emploi une famille laborieuse doit-elle faire des ressources que lui procure son travail, pour satisfaire ses besoins rationnels dans leur ordre respectif ? Voilà sans doute une question de la plus haute importance, et dont dépend certainement le bien-être de cette famille. Le travailleur ne peut à son gré accroître son salaire, qui est déterminé par des causes multipliées dont la plupart lui échappent ; mais son salaire étant ce qu'il est, il peut en faire un bon ou un mauvais emploi. Que de fois ne voit-on pas deux ménages vivant côte à côte, disposant du même revenu, et présentant néanmoins le plus frappant contraste : l'un bien tenu, propre, jouissant au moins du nécessaire ; l'autre toujours dans le désordre, mal-propre et présentant l'aspect de la misère et de la dégradation. C'est que les règles de l'économie domestique sont sagement observées dans l'un, tristement méconnues dans l'autre. Il serait donc extrêmement désirable que les principes élémentaires de cette humble mais utile science fussent répandus dans les classes ouvrières, et comment pourraient-ils l'être mieux, plus sûrement, plus généralement que par l'école primaire ?

Ce sont les considérations qu'on vient d'indiquer qui ont déterminé une personne généreuse, mais dont l'intelligente initiative a voulu rester anonyme, à ouvrir un concours pour la composition d'un manuel d'économie domestique à l'usage des écoles de filles. Il ne faut pas s'étonner qu'on ait demandé tout d'abord un livre à mettre entre les mains des jeunes filles. C'est qu'en effet c'est la femme, la mère de famille qui administre le ménage ; c'est elle qui règle les dépenses ordinaires ; c'est elle qui, en faisant un judicieux

emploi des ressources mises à sa disposition, peut donner à ceux qui l'entourent la santé et même un modeste bien-être.

On pourrait peut-être objecter encore que le programme des écoles primaires est déjà bien étendu, et qu'il n'y a point de place pour y introduire une matière nouvelle; mais les institutrices distinguées et l'inspecteur de l'enseignement primaire qui faisaient partie du jury chargé de juger les Mémoires n'ont pas hésité à répondre que cette objection n'était pas fondée. Suivant eux — et quels meilleurs juges pourrait-on consulter? — rien ne serait à la fois plus utile et plus facile que d'enseigner aux filles les principes élémentaires de l'économie domestique, à condition qu'on possédât un bon manuel à la fois simple, clair et intéressant. Cet enseignement, dirigé vers la pratique et d'une application immédiate, ferait diversion aux autres études plus abstraites et moins vivantes. La maîtresse aurait l'occasion d'ajouter des développements empruntés à sa propre expérience et de citer des exemples qui, par leur caractère anecdotique, frapperaient l'attention. Un bon manuel répondrait donc à un besoin réel et déjà généralement senti.

L'idée du concours est donc inattaquable sous tous les rapports, et les termes dont on s'est servi pour formuler la question répondent admirablement au but qu'on avait en vue. Reste à voir si parmi les Mémoires présentés il s'en trouve qui répondent aux conditions du programme.

Six Mémoires ont été soumis à l'appréciation du jury, et, on est heureux de le constater, aucun d'eux n'est dépourvu de mérite, et plusieurs sont remarquables, soit par l'ordre et la méthode, soit par la vivacité et l'élégance du style, soit par l'abondance des indications. Examinons ces divers travaux.

Le Mémoire n° 1, qui porte pour épigraphe : *Heureuse la femme que les fautes des autres rendent prudente*, est composé avec suite et avec une véritable connaissance de l'objet à traiter. Les matières sont bien distribuées et les chapitres se succèdent dans un ordre logique. Dans l'introduction, il

indique quel est le but de la science, et il en donne cette définition très-juste et très-claire : « L'économie domestique enseigne l'art de satisfaire les besoins de la vie en dépensant le revenu que l'on a à sa disposition de manière à en obtenir la plus grande somme de bien-être, d'aisance et de bonheur. » Il examine ensuite les besoins auxquels l'homme doit pourvoir pour vivre et les moyens de les satisfaire. Dans ce chapitre, il y a certaines propositions qui ne sont point exactes, même sous le rapport strictement économique, et qui, en tous cas, ne devraient pas être enseignées aux enfants du peuple. Il distingue très-judicieusement les besoins réels des besoins factices, mais il ajoute : « Les derniers cependant peuvent égaler et même surpasser en intensité les besoins réels, et, au point de vue social, la satisfaction de ces besoins a un degré d'utilité si élevé qu'elle exerce une influence des plus favorables au bien-être général ; aussi l'économiste prétend-il, et avec raison, qu'il est dans l'intérêt de tous de chercher à satisfaire ces besoins par tous les moyens que ne réprouvent ni la morale ni une sage prévoyance. »

Ainsi parle l'auteur du Mémoire que nous analysons ; mais il nous est impossible d'admettre ces idées comme vraies, et surtout de les laisser passer dans un livre élémentaire destiné aux enfants de ceux-là mêmes chez qui il faut surtout combattre les besoins factices. Nous retrouvons là un écho de ce que l'on pourrait appeler le sophisme du luxe. Au siècle dernier, les esprits les plus éclairés croyaient que la satisfaction des besoins factices, le luxe, était, comme dit notre auteur, favorable au bien-être général. C'est encore un préjugé généralement répandu. Le luxe fait aller le commerce, dit-on, et, sans le luxe, un grand nombre d'ouvriers seraient ruinés. Or l'économie politique, loin de parler le langage qu'on vient de lui prêter, a démontré, au contraire, de la façon la plus irréfutable, que le luxe a pour résultat d'empêcher le capital de naître de l'épargne, et que, par suite, loin d'augmenter la demande des bras, il tend à la réduire. Sur

ce point, comme sur tous les autres, il est bon de le dire hautement, la morale et l'économie politique sont d'accord. Il ne s'agit évidemment pas d'imposer à la société moderne le brouet de Spartiate ou la haire des cénobites; mais la morale recommande une vie simple, et l'économie politique ne cesse de répéter sur tous les tons que, pour augmenter le salaire des ouvriers, il faut augmenter le capital, et que, pour augmenter le capital, il faut l'épargne. Or quel genre de dépenses l'épargne peut-elle mieux réduire que celles qui ont pour but la satisfaction des besoins factices ?

Du reste, on pourrait presque attribuer à un oubli de la part de notre auteur les passages que nous venons de relever, car à quelques pages plus loin, dans un chapitre consacré spécialement aux dépenses de luxe, il parle en termes excellents de l'accord de la morale et de l'économie politique sur cette question. « L'une, dit-il, condamne les consommations personnelles exagérées, parce qu'elles attestent l'égoïsme et la vanité; l'autre les blâme, parce qu'elles épuisent la société et y engendrent le paupérisme. »

Nous avons à signaler ensuite un bon chapitre sur la prévoyance. C'est un côté essentiel de la question à peu près complètement oublié dans les autres Mémoires. Notre auteur fait bien ressortir combien il est urgent pour l'ouvrier de prévoir les mauvais jours, la maladie, la vieillesse, toutes ces causes de misère qu'il serait souvent possible d'éviter au moyen d'une petite épargne faite sur les dépenses inutiles ou nuisibles, sur celles du lundi notamment. Il énumère différentes institutions qui peuvent mettre l'homme prévoyant à l'abri de ce que ces tristes éventualités offrent de plus dur, mais nous regrettons qu'il n'ait rien dit de ces institutions nouvelles qui, dans des pays voisins, ont déjà tant fait pour l'amélioration du sort des classes laborieuses, les banques populaires et les sociétés de consommation, par exemple. Le paragraphe consacré aux domestiques nous semble superflu. Le petit traité mis au concours est évidemment des-

tiné aux jeunes filles qui, plus tard, se serviront elles-mêmes et qui ne se feront point servir par d'autres. Quelques pages consacrées à la comptabilité servent de conclusion au Mémoire. Ici encore la liste des comptes à ouvrir, dont le chiffre s'élève à 26, montre que l'auteur a eu en vue, dans cette partie, les habitudes des classes aisées plutôt que celles des classes laborieuses. Malgré ces imperfections que nous avons tenu à signaler, le Mémoire n° 1 est un bon travail, et qui aurait réuni tous les suffrages, s'il s'était agi de le placer dans les mains de jeunes filles dont l'esprit fût déjà plus ou moins formé; mais, pour une école élémentaire, le style est trop abstrait, la forme trop dogmatique. Pour nous servir ici des paroles d'un des juges du concours que son sexe et ses fonctions rendent plus compétent que nulle autre en cette matière, l'auteur ne met pas assez souvent l'élève en présence de la vie vraiment pratique du ménage. C'est un excellent exposé théorique, mais auquel manquent des exemples et des applications. Sans conseiller en aucune façon une imitation servile on pourrait citer, comme des modèles de la forme qui convient à ce genre de composition, *la Bouchée de Pain* de M. Macé et le livre de M. Rapet.

Le Mémoire n° 2, avec la devise : *Toute femme sage bâtit sa maison, mais la folle la ruine de ses mains*, est écrit d'un ton maternel et affectueux qui attire et qui sied parfaitement au sujet. Il indique bien quelles sont les qualités d'une bonne ménagère; il renferme de sages conseils, des leçons morales très-utiles et des maximes générales justes et sensées. Malheureusement ce n'est qu'une esquisse tout-à-fait insuffisante pour apprendre à la jeune fille à bien tenir un ménage. Ce travail, résumé en quelques pages, ferait une bonne introduction au petit traité qu'on désire, mais, à moins d'être remanié et complété, il ne peut être ce traité même.

Un troisième Mémoire porte en tête : *Soigner son ménage est le premier devoir de la femme, comme aussi sa jouissance la plus pure*. A ce travail on peut reprocher le défaut inverse du

Mémoire n° 4. Il est trop exclusivement tourné vers la pratique. Les questions théoriques que doit traiter l'économie domestique sont tout-à-fait négligées. L'auteur entre immédiatement dans des détails d'application, comme l'indique l'inspection seule de la table des matières. Ainsi, après quelques notions préliminaires qui occupent à peine trois ou quatre pages, nous trouvons les chapitres suivants : Chapitre I : Le pain. Chapitre II : Les légumes et autres plantes. Chapitre III : Le café et ce qui peut le remplacer. Chapitre IV : Les arbres fruitiers, et ainsi suite. Il faut dire toutefois que ces chapitres sont remplis de choses utiles, et que la manière de les exposer est bonne, malgré ce que le style a parfois d'incorrect et de prétentieux. Si ce petit traité était plus complet dans la partie générale, il serait de nature à plaire aux institutrices et à être bien compris des élèves. Il est fait pour l'enseignement des jeunes filles auxquelles il s'adresse.

Le Mémoire n° 4, avec l'épigraphe : *Peu de théorie, beaucoup de pratique*, est remarquable sous plus d'un rapport. Il est écrit avec un grand élan de cœur, avec une chaleur qui commande l'attention et la sympathie. Le rôle de la femme y est admirablement tracé par une personne qui a recueilli les enseignements de la vie et qui a réfléchi. L'auteur nous apprend qu'après avoir été poète elle s'est faite ménagère, et en effet, même quand elle s'occupe du pot-au-feu, on peut s'apercevoir qu'elle a parfois erré sur le Parnasse. Elle sait relever les plus humbles détails et mêler habilement les maximes d'une saine morale aux recettes utiles. Le Mémoire débute par ces mots : « Trois choses sont indispensables dans un ménage bien organisé : une bonne pendule, une balance exacte et un livre de ménage accompagné d'un calendrier. C'est-à-dire les trois objets qui servent à faire la répartition du temps, du poids et de l'argent. » On ne saurait mieux dire. La pensée est profonde et l'expression vive. Les traits de ce genre ne manquent point, et ce travail serait évidemment une excellente lecture pour les jeunes filles, mais répond-il aux

termes du concours, est-il suffisamment complet? Évidemment non, et l'auteur lui-même ne s'est pas fait illusion à cet égard; on le regrette d'autant plus que l'auteur du Mémoire n° 4 a la plume qu'il faudrait pour écrire le traité qu'on voudrait obtenir.

En tête du Mémoire n° 5, on lit cette maxime : *L'Économie est la fille de la prévoyance, la sœur de la prudence, la mère de la liberté.* Ce travail se distingue par l'ordre et la clarté. Les premiers chapitres surtout sont excellents. On y trouve des notions claires et précises sur les soins divers qu'exige la tenue d'une maison. Malheureusement les idées générales de l'économie domestique font presque complètement défaut, et, au milieu d'une surabondance de recettes de toute nature, les questions qui se rattachent à l'alimentation et à l'hygiène sont trop négligées. Ce Mémoire est très-étendu et très-complet, trop complet même pour les détails pratiques, tandis que les considérations morales et économiques qui doivent servir de guide à la jeune ménagère s'y trouvent à peine indiqués.

Dans le Mémoire n° 6, comme dans le travail précédent, ce sont les premiers chapitres qui sont les meilleurs. Les règles d'économie qui doivent présider aux dépenses et aux achats sont exposés en bons termes. Les chapitres consacrés à l'alimentation et à la propreté sont aussi très-bien faits; mais bientôt l'auteur, abordant tous les détails de l'économie rurale, la fabrication du beurre, la conservation des engrais, le jardinage même, sort complètement du cadre tracé. Ces notions pratiques, très-utiles pour les jeunes filles de la campagne, ne seraient d'aucun usage pour les écoles urbaines. On peut aussi reprocher à ce travail un abus de citations, car celles-ci forment la plus grande partie des derniers chapitres.

Nous venons de faire l'analyse rapide des six Mémoires présentés au concours. On voit qu'il n'y en a point qui n'ait de bonnes parties, mais en est-il un seul qui réponde tout-à-fait au programme et qui, tel qu'il est, pourrait être adopté dans les écoles publiques? Le jury ne l'a point cru, et

il ne s'en est point étonné, car il n'est rien de plus difficile que de faire un bon livre pour les enfants. Le Mémoire qui mériterait le prix serait sans contredit le n° 1, et le jury n'aurait pas hésité à lui décerner la palme si, par cela même, il n'avait déclaré que, dans son opinion, ce travail pouvait être mis entre les mains des jeunes élèves dans sa forme actuelle. Or, ainsi que nous l'avons fait remarquer, le style n'est pas assez simple ni l'exposition assez vivante pour être bien compris des jeunes filles auxquelles le manuel serait destiné. Si l'auteur consentait à récrire son Mémoire en se plaçant à ce point de vue, il est à croire qu'il arriverait à produire une œuvre qui répondrait tout-à-fait au but qu'avait en vue la généreuse anonyme qui a bien voulu ouvrir ce concours.

Quoique le jury n'ait pu se décider à décerner le prix, il estime néanmoins qu'il serait fort utile qu'au moins deux de ces Mémoires fussent imprimés, et il désignerait, à cet effet, notamment le Mémoire n° 1 et le Mémoire n° 4, si les auteurs y consentaient.

Ces conclusions ont été adoptées à l'unanimité dans la séance du 28 octobre 1865.
